

Puou enca...

L'ome remete soun casquetas brut, s'engrougno sus soun bastou' de boui e duerbe la marchò. Lous mels s'alongon, alouro, sus sa drahiò. Aquelo preguièro avenento fa veire qu'un pach mutou ligo aquel etre à la naturo. Un aranjamèn secré que soulets lous pastres counouisson. Ariban ai Couol das Fourcho : uno crousau de vièis chamins. Lous Ancians l'an bateja coumo acò perqué à l'Age-Mejan, pareisse, li avion mes ben en visto sus de bihou' de bouosc, lous cors de la pelandrounaio senso fé ni lei. L'espetacle serviò de justicio e d'esemple per cu passavo denant. Tout en un còu, l'ome si fermo.

-Va veire decaire aquel bloucas, vas estre estoumaga.

M'avesinou, miech crentous, miech curious. Mous pas, coumo pourtas per uno afeciou' que noun sai, m'endraion denant un pichin traucou'. Aici, moun enfanço descuerbe, fouorobandiò, un niéu doun estan dous pichins aucelouns. Sa presenço straniero mi toco e pouolou rè gardar un boufou' que béu lou ciel, pi l'univers. Coumo, ai mita' d'aquelo terro danjerouò, ai bouort d'aquel chami', uno fragilita coumo acò a pouscu naisse ? L'ome mi dis :

-As vist ? Bouon, vene òiro, lou batel nous aspero ! Que può enca ! òu dis en manejan soun bastoun.

La visto de sa ma' ligau en aquel toc de bastou' drech ientro lèins moun aimo. Aquel ome ero las bestios, ero las plantos, ero la Naturo. Metou mai ma musèto sus l'eschino, mentou un pau per lou souol en esperant descurbir uno pichino bestio e repehiou ma marchò sulouselo. Las ouros si mouoron, lou silènci empedi l'univers. I a que nouostros boufouns courts que fan un riboumbel ritma ai chant das aucels, fint an que l'ome decido encaro un còu de blagar :

-Aven fach lou plus dur. Chamines ben, ma può pi enca, ves !

A sa vous, un chant s'envouolo enqui n'aval. Aquel bram pouorto moun regart ença las mountagnos : endevinou uno imensita peirouò que miro en si mesclant lou soulei pouchous e las rouinos de peiros. Mi ven, coumo acò, la

cimo de la Bouneto, las pistos de Liéusoulo 2000 e lou Gelas, majestuous drac que ven barrar lous ues as pouortos dai ciel.

-Ves, darrièr aqueles mountagnos, es lou Pimount, l'Italio.

-Es un autre peis, es acò ? Li copou la paraulo.

-Oi, ma pas tant qu'acò. Aquelous que li estan soun coumo nautres, pas plus rics, pas plus paures. Un journ t'esplicarai.

E un journ, m'a esplica. Ai retengu que eila, d'autres omes soun agus, soun e seran. Ai empara qu'aquelos autours fachos en frountièros, nouostros Ancians en avion fach uno terro de partage, un biai de rescouontre. Uno memo lengo, de memos coustumos de vièure, de memos mans brutaus de fatigo : la fuo agnèlo, lou chan japo, la plueio calo de la memo manièro de cado caire de la mountagno. Tout acò aquel ome que m'a acoumpagna me l'aviò cunta un sero, decaire lou poualo. E lou fuec que si mouore e renaisse toujourn faiò anar sas istorios. Mas pensaus m'ajuon, encò, à countinuar ma puau, penecaire pantaious chaminant l'aurisoun.

-Ou, pichoun, que può enca !

Oiro, fa douos ouros que chaminan e la fourest a lascia la plaço à de pasquiers doun l'erbo a grela. Lous arbres, coumo d'estatuos oublidaus, dounon quarcuns pounchs per saupre doun sien lèins l'aurisoun. M'istouriò que, coumo de gardes ai servici d'un signour, couontrolon las intraus lèins aquel novo moundo.

Mas pichinos chambos coumençon à dounar de signos de fatigo, mas pensaus van e venon entre la joio de descurbir per lou premier còu aquel pouost e la fatigo de la marchò. Pensou enca un còu en aquelous dous aucelouns. Saran toujourn eila quouro s'en tournaren mai dins uno semano ? L'ome mi dis :

-Fai-ti rè de bilo, toutuno seren lauléu aribas. Può enca un pau, pis après, darrièr quello couleto, li a la cabano. Un bouon café nous espero.

Coumo un estelo lèins la nuech, la cabano pareisse, meno mous darrièrs pas sus lou chami' e levo ma fatigo. Une lume chaut de ben estre ven espragna moun couor. Uno alegresso mesclau de fierta mi piho. Ai set ans e per lou

premier còu de ma vido, puou à la cabano das pastres. Coumo Neil Armstrong, pavou mous pas dessus aquel Lauvet d'en Ilonso. Moun paire, moun gran-paire, moun arriero-gran-paire etc... l'an fach einant iéu. Pavou mous pes lèins lous siéus, chavou sa traço, la marco que s'en va jamai d'uno tradiciou', d'uno culturo, d'un biai de gardar milenari. Aquelo magio a reussi à nourrir despi la nuech das temps de genoïro d'omes gibous denant lou soulei que li fa vergougno, de paisans fachs per las chavanos capriciouòs, das pastres aloungas sus lou ventre de la terro, sa maire.

Despi, cado còu que pihou aquel chami' de memòrio, pelerinage oublija ença lou Diéu Lauvet, m'en avisou d'aquelo premiero marchò. Las chambos mi fan plus mal, toutuno, pas encaro, l'aluro es seguro, lou regart aut. Quouro passou lou Couol das Fourchos, uno enveio que pouolou rè retenir mi tiro a regarjar plus luen. Retrobou la cimo de la Bouneto, las pistos de Liéusoulo 2000 e lou Gelas, majestuous drac que barro lous ues as pouortos dai ciel. Soun toujourn aici. M'avançou toujourn ença aquel pichin traucou' secret. Lous aucelouns, elous, li soun plus. L'ome que m'aviò douna lou sens d'aquel tresor, ni mai.

Ma, papa, ves, puou encaro !

Pascal Colletta

Je monte encore...

L'homme réajusta sa casquette jaunie, s'arc-bouta sur son bâton de buis et ouvrit la marche. Les mélèzes se courbèrent, alors, sur son passage. Cette révérence indiquait qu'un accord tacite mêlait cet être à la nature. Un pacte secret que seuls connaissent les bergers. Nous arrivions au Col des Fourches : une croisée de chemins ancestraux. Les Anciens l'avaient dénommé ainsi car au Moyen-Age, paraît-il, y étaient exposés sur des poteaux de bois, les corps des bandits sans foi ni loi. Le spectacle faisait office de justice et d'exemple aux passants. Soudain, l'homme s'immobilisa.

-Va voir près de ce rocher, il y a une surprise.

Je m'approchai, à la fois craintif et curieux. Mes pas, comme portés par une indicible affection, me guidèrent devant un minuscule interstice. Là, mon enfance découvrit, interdite, un nid où veillaient deux petits oisillons. Leur présence singulière me toucha et je ne pus retenir une inspiration qui absorba le ciel, puis l'univers. Comment au milieu de cette terre hostile, au bord de ce chemin, une telle fragilité avait pu naître ? L'homme m'interpela :

- Tu as vu ? Allez, viens maintenant, le troupeau nous attend ! Ça monte encore ! dit-il en agitant son bâton.

La vision de sa main nouée à ce bout de bois longiligne se figea dans mon esprit. Cet homme était la faune, il était la flore, il était la Nature. Je remis docilement mon sac sur le dos, je jetai mes yeux au sol dans l'espoir de découvrir un minuscule être vivant et je repris ma marche solennelle. Les heures s'évanouissaient, le silence emplissait l'univers. Seuls les sifflements courts de nos souffles faisaient une résonance

rythmée au chant des oiseaux, jusqu'à ce que l'homme décide à nouveau de parler :

-On a fait le plus dur. Tu marches bien, mais ça monte encore !

A son intonation, un écho s'envola au loin. Cette déclamation porta mon regard vers les montagnes : je devinai une immensité minérale reflétant à la fois le soleil dardant et des enchevêtrements de pierres. Je reconnus, ainsi, la cime de la Bonette, les pistes d'Isola 2000 et le Gélas, majestueux dragon qui vient mourir aux portes du ciel.

-Tu vois, derrière ces montagnes, c'est le Piémont, l'Italie.

-C'est un autre pays, c'est ça ? Je l'interrompais.

-Oui, mais pas tout à fait. Ceux qui y vivent sont comme nous, ni plus riches, ni plus pauvres. Un jour je t'expliquerai.

Et un jour, il m'expliqua. Je retins que là-bas, d'autres hommes ont été, sont et seront. J'appris que ces éminences élevées en frontières, nos Anciens en avaient fait une terre de partage, un prétexte de rencontre. Une même langue, des mêmes habitudes de vie, des mêmes mains salies de fatigue : la brebis agnèle, le chien aboie, la pluie ruisselle de la même manière de chaque côté de la montagne. Tout cela cet homme qui m'accompagnait me l'avait raconté un soir, près du poêle. Et le feu qui mourait et ressuscitait sans cesse relançait avec véhémence ses histoires. Mes méditations m'aidèrent, ainsi, à poursuivre mon ascension, somnambule rêveur gravissant l'horizon.

-Allez, petit, ça monte encore !

Cela faisait maintenant deux heures que nous marchions et la forêt avait laissé la place à des étendues d'herbe verte. Les arbres, telles des

statues oubliées, offraient quelques points de repère dans l'horizon. Je m'imaginai que, comme des gardes au service d'un seigneur, ils contrôlaient les entrées dans ce nouveau monde.

Mes petites jambes commençaient à donner des signes de fatigue, mes pensées allaient et venaient entre la joie de découvrir pour la première fois cet endroit et l'épuisement de la marche. Je repensais à ces deux oisillons. Est-ce qu'ils seront toujours là quand nous redescendrons dans une semaine ? L'homme m'interpela :

-Ne t'inquiète pas, nous serons bientôt arrivés. Ça monte encore un peu, puis après, derrière cette colline, il y a la cabane. Un bon café nous attend.

Comme une étoile dans la nuit, la cabane apparut, guida mes derniers pas sur le chemin et dissipa ma fatigue. Une lumière chaude et réconfortante vint alors étreindre mon cœur. Une joie emprunte de fierté m'envahit. J'avais sept ans et pour la première fois de ma vie, je montais à la cabane des bergers. Tel Neil Armstrong, je posais mes pas sur ce Lauvet d'Illonse. Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père etc... l'avaient fait avant moi. Je posais mes pieds dans les leurs, j'approfondissais leurs empreintes, la marque indélébile d'une tradition, d'une culture, d'un pastoralisme millénaire. Cette alchimie avait réussi à nourrir depuis la nuit des temps des générations d'hommes courbés devant le soleil qui les éblouit, des paysans modelés par les troubles des orages capricieux, des bergers allongés sur le ventre de la terre, leur mère.

Depuis, chaque fois que j'emprunte ce même chemin mémoriel, pèlerinage obligé vers ce Dieu Lauvet, je me rappelle de cette marche inaugurale. Les jambes ne me font plus mal, du moins pas encore, l'allure est sûre, le regard est haut. Lorsque je passe le col des Fourches, un élan irrépressible me pousse à porter mon attention plus loin. Je retrouve la cime de la Bonette, les pistes d'Isola 2000 et le Gélas, majestueux dragon qui vient mourir aux portes du ciel. Ils sont toujours là. Je m'avance toujours vers cet interstice secret. Les oisillons, eux, n'y sont plus. L'homme qui m'avait indiqué le sens de ce trésor, non plus.

Mais, papa, tu vois, je monte encore !